

LES ENFANTS D'OSSIBOVA
TINE LACLOS

Délaissant les grands axes, j'ai pris la contre-allée

A. Bashung et J. Fauque

*Paradoxalement, les institutions devraient garantir le droit
à la fragilité des individus. Le droit, en somme,
de ne pas renoncer à sa propre humanité...*

Roberto Scarpinato

La Contre Allée est une maison d'édition indépendante
qui fait confiance à votre curiosité depuis 2008.

Vous avez entre les mains la **première impression**
de *Les Enfants d'Ossibova*, et nous vous en remercions.

© (éditions) La Contre Allée (2026)

Collection LA SENTINELLE

LES ENFANTS D'OSSIBOVA

TINE LACLOS

Aux cœurs d'orphelins

1

En sortant de sa cachette il court aussi vite que ses jambes lui en donnent la force.

Va jusqu'à la haie.

Bientôt il y aura les fils barbelés. Il devra sauter le plus loin possible. Surtout ne pas crier et se remettre à courir.

Ne t'arrête surtout pas.

Il sent les pierres sous ses pieds écorchés. Les ronces qui atteignent son nombril, le griffent jusqu'au sang. Leurs épines s'enfoncent encore plus sûrement sous sa peau que les barbelés à travers ses vêtements, mais il est indifférent à la douleur. Il a entendu les signaux d'alarme dans le camp ; concentré, tendu vers l'objectif, il court de plus en plus vite ! Alors qu'il traverse la plaine à toute allure en direction du fleuve, les hommes du camp lancent les chiens à sa poursuite. Terrorisé, il ne s'arrête pas de courir et dans cette course effrénée il revoit devant lui le visage amaigri de sa mère. Dans la cour attenante aux cuisines à l'ouest du camp, du côté où coule le fleuve, elle lui a fait hier ce long signe de tête tandis qu'elle le cachait sous une gigantesque marmite. Puis il l'a entendue tourner les

talons et rejoindre les autres femmes qui rentraient vers les baraquements.

Avant que les premiers rayons du soleil de décembre n'éclairent le camp, il soulève la lourde marmite sans aucun bruit et escalade les toits de tôle en avançant comme un chat.

Rejoins le fleuve.

Dinko pousse de toutes ses forces la vieille barque du passeur pour la remettre à l'eau. Une fois à bord, endormi d'épuisement, il sursaute en entendant au loin les coups de feu tandis que le courant, puissant, le porte jusqu'à l'autre rive... Les-hommes-du-camp arrivent sur les lieux peu après les chiens, mais lui est déjà hors de portée. Au moment d'accoster, il sent les larmes lui monter aux yeux, mais serre les poings si fort que sa tristesse disparaît. Quelques heures plus tard, alors qu'il erre sur des routes à la fois hostiles et familières, il rêve de n'avoir plus onze ans pour revenir chercher sa mère avec des alliés et des armes ; mais il n'est qu'un enfant ; ses ongles s'enfoncent dans ses paumes.

Éloigne-toi encore.

2

Sorti de sa stupeur, Dinko observe la course du soleil dans le ciel et songe qu'il n'a nulle part où aller.

Poursuis ta route vers le sud.

Il choisit d'emprunter le sentier qui longe la rivière. Cette présence cristalline qui court à ses côtés le rassure. Non seulement il ne manquera pas d'eau, mais il pourra maintenir ses forces en pêchant, et en buvant le lait du bétail qui viendra s'y abreuver. Reste le froid, qui commence à lui faire mal.

Cherche un abri.

S'il marche suffisamment vite, la morsure du froid se fera moins violente, mais pas cette nuit. Cette nuit sera glaciale ; il la passera à l'intérieur de la cavité rocheuse qu'il vient d'apercevoir et essayera en vain d'y démarrer un feu.

Alors que le soleil a depuis longtemps disparu derrière la Terre, le froid s'infiltré jusque dans ses os, et plus dangereuses encore sont les pensées qui sans cesse le ramènent vers les siens. Il invoque contre elles ses propres formules : « Un homme, ça se bat, un homme, ça doit se battre ! » Et il répète cette phrase à voix haute, comme si elle avait le pouvoir, dans

cette pauvre cavité rocheuse, de faire jaillir l'armée qu'il
commanderait pour retourner au camp et libérer les siens.

Cesse de croire aux mirages qui épuisent tes forces.

À l'aube, la lumière s'infiltré à l'intérieur de la cavité tandis qu'une faim féroce traverse son corps transi. Dans un élan, il se redresse pour s'extirper de sa tombe passagère.

Nourris-toi maintenant.

Il court vers la rivière, y pénètre jusqu'aux genoux, et se penche pour porter l'eau claire entre ses mains à sa bouche desséchée. Sentant une proie lui frôler la cheville, il se jette dans l'eau de tout son long pour la capturer, puis regagne la berge.

Demeure près de la rivière.

Ses vêtements sont trempés, mais son doroutchak de poisson cru et le sentiment de victoire qui l'accompagne le réconfortent. Soudain, un bruit d'ailes le tire de sa rêverie. Il lève les yeux vers le ciel et aperçoit un sokol majestueux traverser les nuages avant de disparaître.

Ne te fie pas à sa beauté,

Trouve dans la roche une cachette profonde,

N'en sors pas avant demain !

Dinko choisit une grotte calcaire située en contrebas. Et, alors que le soir tombe, les parois de son abri laissent entrer la voix lointaine d'un homme qui chante.

Cet appel mystérieux du yézzin l'entraîne vers un autre monde.

Dans son rêve, il marche sur un sentier et il ne pleut plus. Le temps est doux et la rivière court toujours à ses côtés. Guidé par elle, il parvient jusqu'à une autre rivière, beaucoup plus grande, dont les flots impétueux s'apaisent à son approche. La petite rivière y plonge sans la moindre crainte et il peut suivre du regard la clarté transparente s'enfoncer à l'intérieur du vert profond des eaux du torrent. Leur route se poursuit encore, contourne des monts, traverse les paysages. Soudain la grande rivière accélère son cours. Lorsque son lit de plus en plus se creuse comme un canyon, Dinko s'effraye de ne plus pouvoir la suivre, sa rivière dans la rivière, mais la vision se modifie aussitôt. Transformé en poisson, il saute dans les remous, leur vitesse le grise ! Puis il passe sous un pont à la majesté de sérail, ses voûtes blanches découpent une ombre sur la rivière devenue torrent. L'ombre ne s'en va plus, mais le voyage se poursuit longtemps, jusqu'à une ville sublime à l'entrée de laquelle s'élève une immense porte dont la hauteur et la beauté lui rappellent les bribes de la vie d'un homme, qu'il ne reconnaît pas encore.

Remets-toi en marche.

À son réveil, Dinko craint encore qu'on ne le ramène au camp. Toujours en mouvement, il mémorise les sentiers et cherche des points de repère pour poursuivre sa route. Quand il lui

devient impossible de continuer vers le sud sans quitter sa rivière, il se demande où sa mère aurait souhaité qu'il se rende. C'est elle qui avait organisé son évasion, mais ses derniers mots, dits tout bas, comme un secret, ne lui avaient rien révélé.

D'aussi loin qu'il pouvait se le rappeler, chaque été, lorsqu'il n'était ni à Grad, ni au monastère slavni où on l'avait envoyé étudier, sa mère l'emmenait se baigner dans les rivières des environs. Elle se montrait toujours surprise de la fraîcheur de l'eau, de sa vitesse, de ses remous et lui racontait que chez elle, en Almatie, les rivières se rejoignaient dans la mer, et que s'y baigner était bien différent. Toutes ces rivières enfin arrivées à destination renonçaient à leur agitation glacée, et se plongeaient dans les délices d'une chaleur si douce et si parfaite qu'elles s'y abandonnaient avec confiance. Dinko s'imaginait avec elle dans la lumière de là-bas, bercé par cette eau miraculeuse qui vous porte le corps et vous soigne de tout. Et l'odeur de sel sur la peau qui se mêle encore, longtemps après la baignade, à celles des pins, des grillons et des fruits mûrs. Elle lui promettait qu'elle l'emmènerait un jour, qu'ils iraient nager ensemble dans la Yadrânska !

Le souvenir de cette promesse aide Dinko à comprendre qu'il doit se rendre sur la côte almate. Il y trouvera la mer des Merveilles et recevra, dans ses eaux lumineuses et calmes, le baptême d'une vie nouvelle.

En s'éloignant de sa rivière, Dinko doit trouver un autre moyen de se nourrir et d'étancher sa soif. Il se sert aux puits et aux fontaines qu'il trouve dans les villages. Le jour, progressant en périphérie, il se sent en sécurité, puis désormais quand vient la nuit, il s'approche des villes brillantes, promesse de chaleur et, à pas de loup, rasant les murs, il se faufile dans des ruelles à peine éclairées pour trouver un abri. D'autres fois, et selon les circonstances, il escalade les murs des lieux de culte. Mais il craint tant les monastères slavnis, qui lui rappellent sa vie passée, qu'il leur préfère les lieux manskis où tout est nouveau et ne le heurte pas.

Guidé par la voix vibrante de chaque yézzin qu'il entend chanter au loin, il arrive un soir dans un vieux quartier de la ville de Baalka où il trouve le moyen de pénétrer à l'intérieur de la grande dzhamiya consacrée depuis le quatorzième siècle au culte manski venu d'Istamb. Lorsqu'il se trouve enfin de l'autre côté du portail au prix d'héroïques efforts de contorsion, il remarque un ravissant jardin, trois tombes sacrées et un cimetière manski, où, pour la première fois, il ose s'allonger et dormir.

Chaque soir, bien qu'il s'efforce de se concentrer sur son voyage, il doit lutter contre la mélancolie qui l'a saisi depuis sa fuite. Il pense sans cesse à ce qui est arrivé.

Plus il y pense, plus cela lui semble irréal.

Alors qu'il était parti fêter Noël dans leur maison de Noïdovine et qu'il ne lui restait qu'une semaine à passer avec sa famille avant son retour au monastère, il avait aperçu par la fenêtre avec ses sœurs une quarantaine d'hommes-tout-habillés-de-noir qui marchaient au pas. Leur chef à l'air arrogant et brutal s'était avancé vers son père pour lui tendre une lettre. Après avoir échangé quelques mots avec lui, son père l'avait suivi sans rien dire. Les autres avaient exigé qu'on leur serve un repas, puis ordonné à sa mère qu'ils rassemblent eux aussi leurs affaires pour partir.

Avant le camp, son existence était presque douce, il rentrait à Grad seulement une fois par mois. La plupart du temps son père était en voyage. Retrouver régulièrement ses sœurs et sa mère le comblait de joie, puis il retournait vivre au monastère sa vie de petit haïdouk des forêts. Les moines étaient sévères avec leurs élèves pour tout ce qui relevait de l'étude et des prières, mais ils leur laissaient malgré tout une grande liberté. Ses parents l'avaient envoyé là-bas très jeune, persuadés qu'il y recevrait une meilleure éducation que les enfants de Grad, trop mous et délicats aux yeux de son père.

Sur les terres du monastère, il retrouvait ses camarades, ils couraient, ils jouaient, ils se sentaient puissants et libres et ça ne devait jamais finir.

Désormais ce temps est révolu et cette lutte constante contre sa mémoire l'épuise. Il se met à parler à voix haute, à réciter les psaumes qu'il a appris par cœur au monastère. Il supplie que l'oubli des siens le délivre, de n'être plus un enfant, d'être un homme nouveau.

Une nuit, alors qu'il scrute le ciel les yeux grand ouverts, incapable de trouver le repos, il voit pour la deuxième fois un faucon passer au-dessus de lui. Ce sokol le suit depuis qu'il a dormi dans la grotte calcaire près de la rivière. Absorbé par la trajectoire étrange décrite par l'oiseau, il entre peu à peu dans un état de grande torpeur. Tout son corps se détend et il plonge dans un profond sommeil. L'image du sokol se brouille devant ses yeux, comme l'eau troublée d'un lac où l'on jette une pierre, quand apparaît à sa place, un visage, anguleux et sombre, illuminé par deux yeux d'un bleu intense. Cette figure coiffée d'un turban a quelque chose de familier. C'est celle de l'homme dont les bribes de vie sont remontées à la surface de son âme lorsque la voix du yézzin l'a entraîné dans un rêve.

L'an passé, les moines, croyant le punir pour ses effronteries, l'avaient laissé près de dix jours enfermé dans la bibliothèque au pain et à l'eau. Il avait joui d'une liberté nouvelle et profité de l'immense pièce du savoir pour découvrir les grands volumes où des images de guerriers portant le sabre, le turban et la large ceinture, l'avaient transporté quelques siècles plus tôt.

Il avait lu le récit de ces vies de janissaire où il était conté que tant des siens avaient été arrachés aux leurs dès l'enfance et jetés dans le Styx d'une vie d'esclave. Mais ceux qui

survivaient à la dureté de l'éducation des vaincus pouvaient aussi devenir les hommes les plus respectés d'Istamb. Et alors les images de l'enlèvement de ces milliers d'enfants, les supplications de leurs mères se frappant le cœur le long des convois s'entremêlent dans son esprit. Il les voit à présent tout autour de lui, les garçons de son âge et les plus âgés, chacun à leur tour, se lever et partir, quitter les lieux de leurs naissances pour servir le tyran.

Tous marchent bientôt derrière le seylerefey, et commence alors le grand voyage ! Ce ne sont plus les cloches tolitsis qui les réveillent avant le jour, mais le chant vibrant du yézzin, qui traverse leur cœur avant d'atteindre leurs tympanes, parce qu'il est d'une voix humaine, la seule à leur rappeler vraiment leur nature.

Quand parmi eux, dans son rêve, Dinko passe la porte entrevue lors de sa première vision, celle du rêve dans lequel il s'est transformé en poisson, il se trouve soudain assourdi par la bruyante Istamb. Ébloui par ses splendeurs, il croit deviner que leurs cœurs d'orphelins ne seront plus démunis, qu'après d'un nouveau maître, ils construiront une vie nouvelle. À condition toutefois de ne plus se souvenir : ni de leur Dieu, ni du lieu de leur naissance, ni de leur mère, ni d'aucuns des leurs. Il fallait que toutes les racines soient coupées et sèches afin qu'ils deviennent les hommes sans passé qui désiraient la gloire. Libéré de la mort qu'il a traversée à leurs côtés comme on passe une porte, Dinko croit voir ses forces réapparaître, et l'enfant nouveau, devenir.

Désormais le soir, au son du chant des yézzins de tout le pays, le même songe vient endormir sa conscience. Au matin, il se

perd dans la brume de ses visions, entre sa propre vie et celle du tyran, et ce mirage le transforme peu à peu. Porté comme il le serait par une vague, il oublie le prix de sa propre existence et se remet en marche. Du moins c'est ce qu'il croit à son réveil, lorsqu'en ouvrant les yeux il est, quelque temps encore, un enfant sans passé. Il croit ne plus souffrir d'être séparé de sa mère. Il n'y pense plus et marche d'un pas presque assuré. Son allure s'accélère.

Chaque enjambée le rapproche de la Yadrânska.